



A Saint-Martin D'Hères, la cité de la Cerisaie avec ses maisons de bois superposées.



ENTRETIEN

SERGE RENAUDIE

« L'espace résulte de l'ensemble des relations entre les individus. »

Spécialisé dans les projets urbains et les logements sociaux, Serge Renaudie déplore la régression qui touche ce secteur. Ainsi que les certitudes qui encombrant les acteurs de ces projets. Il plaide en faveur d'une architecture sociale centrée sur les habitants, leur quotidien et leur mémoire.

En tant qu'architecte, Serge Renaudie se consacre à la production de logements sociaux de catégorie intermédiaire, à mi-chemin entre l'habitat collectif et individuel : maisons superposées de Saint-Martin-d'Hères (Isère, 72 logements construits entre 1984 et 1986), pour la construction desquelles il a mis en place la filière bois, Tours (100 logements, livrés en 2000-2001), Coulanges-les-Nevers (34 logements, 1996), etc. Mais il est aussi urbaniste dans les quartiers en difficulté, conseil de la Direction de l'Architecture et du Patrimoine, et architecte conseil du ministère de l'équipement dans la Marne.

“d'A” - Au fil de vos multiples expériences, quel est le regard que vous posez sur la situation du logement social aujourd'hui, en France ?



Coulanges-les-Nevers, projet périurbain achevé en 1996.

Serge Renaudie – Depuis le début des années 80, je ne peux que constater la forte régression que subit le logement social, tant en terme de qualité des espaces et des surfaces que des matériaux. Pourtant, de nombreux organismes d'HLM ont rejoint une position que nous défendions depuis longtemps sur la nécessité de réaliser des logements qui permettent d'intégrer les qualités

de vie de la maison individuelle et celles de l'habitat collectif, mais aussi de composer des ensembles dont les espaces extérieurs autorisent différentes formes d'appropriation par les habitants. Les organismes d'HLM et les architectes ont beaucoup appris depuis trente ans et maintenant que les conditions sont réunies pour l'élaboration d'un habitat social de qualité et d'une ville intéressante à

vivre, les moyens ne sont pas là ! Les surfaces des logements se réduisent dramatiquement, elles sont bien inférieures à celles de nombreux appartements datant des années 70 que l'on démolit aujourd'hui. Les volumes intérieurs sont bannis, ceux ne s'apparentant pas à la boîte à savon sont rejetés. Les logements sont ramenés à des cellules types, les modes constructifs se réduisent à des collages de matériaux banalisés et appauvris, le bâtiment se déprofessionnalise et se déqualifie, les normes et les règlements en tout genre se contredisent et se détachent de la réalité, la conception architecturale est mal payée et méprisée... Réussir à réaliser une opération de qualité est devenu un miracle... Miracle que, malgré tout, certains, maîtres d'ouvrage et architectes, s'obstinent à vouloir provoquer.

Dans le logement social, il devrait peut-être exister des principes minimaux comme, par exemple, la surface, le volume et l'éclairage naturel. Un séjour de 20 m² dans un cinq pièces pour 5 ou 7 personnes devient vite un champ de bataille, alors qu'avec 35 m², on peut déjà distribuer de la surface en fonction des usages et des tranches d'âge, on peut commencer à s'intéresser vraiment à la manière dont les gens vont pouvoir vivre agréablement. Le volume, dès lors que la hauteur sous plafond n'est plus contrainte à 2,50 m, apporte une respiration et de l'aisance, de même que l'éclairage naturel apporte l'extérieur dans l'intérieur du logement.

Dans la banlieue de Tours, le lotissement de la Chambreaie caractérisé par un important maillage vert. Le projet s'inscrit dans une démarche urbanistique qui vise à intégrer les qualités de vie de la maison individuelle et celles de l'habitat collectif.



© D. R.



“d’A” - Evidemment, on avance toujours la faiblesse des moyens économiques affectés au logement social...

S. R. – Construire médiocrement avec des moyens trop faibles est un calcul à courte vue et peu rentable. L'exemple des grands ensembles est lourd d'enseignement. Quelle aura été la rentabilité réelle de la préfabrication, des chemins de grue et de la standardisation des cellules d'habitat, si l'on comptabilise les coûts des vagues successives de réhabilitation, d'entretien des espaces extérieurs et le coût social de ces opérations. D'ailleurs, ne serait-il pas utile d'établir un tel bilan ? Certains jeunes architectes – J. Renaudie, R. Gailhoustet, P. Riboulet, G. Thurnauer, J.-L. Veret, P. Chemetov, J. Deroche, R.

Simounet, F. Gausse, J. Kalisz, H-P. Maillard, J-P. Watel, Vladimir Kalouguine, etc. – ont, à leur époque, refusé de se compromettre avec la construction des grands ensembles. Ils ont au contraire prouvé que l'architecture et le social pouvaient se rencontrer.

“d’A” – Vous êtes justement le fils de l'un d'entre eux, Jean Renaudie, et vous avez pleinement assumé cette filiation en travaillant avec lui, puis en gérant son héritage moral et bâti, mais aussi dans la philosophie de ce que vous construisez en tant que maître d'œuvre. Comment l'assumez-vous lorsque vous intervenez dans des quartiers en difficulté, dans cette



forme d'habitat et de forme urbaine que votre père avait justement refusé de produire ?

S. R. – Si je m'intéresse à l'urbanisme de la politique de la ville, c'est qu'il me semble impossible de faire de l'architecture en ignorant ce qui s'est fabriqué précédemment. Et pourtant, même dans ce contexte, le «matériau humain» est souvent ignoré. La concertation peut aussi être une manière de ne pas prendre en compte ce que les

habitants d'un quartier ont vécu depuis plus de trente-cinq ans. On reconnaît aujourd'hui qu'il existe une mémoire «rhizomique», souterraine, dans les quartiers anciens historiques. Elle se transmet même quand on n'y a pas vécu depuis plusieurs générations. Pourtant, on n'accepte pas que trente-cinq années de vie dans un quartier d'habitat social puissent composer un savoir utile pour élaborer un projet de «renouvellement urbain». Par exem- ►

► ple, l'arrivée d'habitants immigrés dans les grands ensembles est toujours plus ou moins considérée comme provisoire. Pourtant, leurs modes d'habiter sont tellement différents des nôtres qu'ils devraient nous pousser à nous interroger et nous conduire à faire évoluer nos conceptions traditionnelles du logement. La langue, la musique, la peinture, la danse, le théâtre, la couture, le design, s'enrichissent des apports de l'immigration. L'architecture, jamais ! Je ne dis pas que nous devrions faire de l'exotisme architectural mais que nous – maîtres d'ouvrage comme architectes –, devrions nous servir de leurs expériences et chercher davantage à enrichir nos référents et nos raisons de faire.

Dans un projet urbain, un grand marché dit « ethnique » désenclave davantage un quartier qu'une bretelle d'autoroute. « L'enclavement » d'un quartier est souvent affaire de point de vue. Très gentiment, une DDE, après avoir ignoré un quartier de logements sociaux durant trente ans, aura tendance à investir fortement dans une bretelle de raccordement. Même si 60 % des habitants de ce quartier ne disposent pas d'une voiture. C'est encore une réponse routière qui va bouffer des financements qui pourraient être utilisés dans la valorisation du souk en formation. Mais on se refuse à accepter une économie qui ne soit pas strictement conforme à nos règles. En fait, on continue à faire « pour les gens » en restant coincé dans notre point de vue, dans nos certitudes techniques, dans notre idéologie.

“d'A” - Ce même ethnocentrisme, conjugué à nos certitudes, se retrouve-t-il, selon vous, dans le regard que portent les architectes sur les lotissements et la maison individuelle ?

S. R. - Il existe une formidable mutation des relations entre le privé et le public, l'individuel et le collectif dans ce qui constitue le « vivre ensemble ». Alain Ehrenberg souligne dans « L'individu incertain » [Calmann-Levy, 1996 – Ndlr], la responsabilisation toujours plus grande de l'individu dans un ensemble collectif qui n'organise plus les identités person-



© D. R.

« Si l'architecture rejoint le quotidien, c'est pour y interroger et stimuler ainsi les singularités de l'individu. »

nelles. Chacun, désormais indubitablement confronté à l'incertain, doit s'appuyer sur lui-même pour inventer sa vie, lui donner sens et s'engager dans l'action. Ces changements ont leurs corollaires spatiaux, l'espace public s'enrichit de nouvelles dimensions : la télévision, Internet... Le privé inscrit plus fortement la notion d'intimité. Evidemment, ces tendances sont souvent paradoxales, l'intimité envahit la télévision. Le Prozac ou « l'heure du film » deviennent des rituels collectifs. Les frontières entre espace privé et espaces publics deviennent très floues, d'autant plus si on cherche à les fixer. Ce qui est certain, c'est que ces changements comportementaux sont parmi les matériaux essentiels de l'architecture et de l'urbanisme. La banalité des formes d'un lotissement, sa pauvreté symbolique, la réduction du collectif à une voirie publique me semblent autant de signes de cette crainte de l'individu face à une collectivité qui n'assume plus vraiment sa charge.

“d'A” - Que ce soit dans les quartiers en difficulté ou dans les lotissements, vous parlez avant tout du « matériau humain » qui donnerait forme à l'espace, cette forme échappant finalement à la volonté de l'architecte ou de l'urbaniste. C'est

un peu ce qu'a raconté, me semble-t-il, l'exposition “Mutations”, à Bordeaux. Pourtant, de quelle manière ce matériau peut-il nourrir la réflexion ou la pratique de l'architecte ?

S. R. - J'aime bien la parabole de Schopenhauer : c'est l'hiver, des porcs-épics rassemblés se rapprochent les uns des autres pour bénéficier de leur chaleur commune. Ce faisant, ils expérimentent subitement l'action désagréable de leurs piquants réciproques. Ils s'éloignent, souffrant à nouveau du froid. Ils se rapprochent, s'éloignent, se rapprochent, s'éloignent... jusqu'à trouver la bonne distance. Mais alors que les hérissons se tiennent immobiles lorsqu'ils ont trouvé cette bonne distance, les hommes tiennent à réitérer cette expérience. Comment l'architecture pourrait-elle ignorer ce perpétuel mouvement d'expérience de la distance à l'autre ? Dans l'espace de la ville, du logement au logement, et dans le logement, l'individu se frotte aux autres et se frotte à lui-même. L'espace résulte de l'ensemble des expériences des distances, des écarts, des amplitudes, des fréquentations des relations entre individus.

Le logement reste pour moi le lieu essentiel de la ville parce que c'est le lieu le plus condensé des relations

entre individus. La question sociale du logement, et non la question du logement social, « in-forme » l'architecture et rentre dans le processus créatif de l'architecture. Mais l'architecte a intérêt à dépasser la réponse qui « fait architecture ». Depuis vingt ans, s'intéresser au logement est devenu une activité dépréciée ; on est revenu au monument en privilégiant les équipements publics parés de plumages toujours plus flamboyants. A tel point que les bureaux et certains immeubles de logement ont suivi le pas. Il y a des façades d'Herzog et de Meuron que j'ai envie de lécher tellement elles sont appétissantes. Il y a là, certainement, quelque chose de pas très éloigné de l'utilisation des images dans la publicité ; il y a du spectaculaire et du spéculaire. Le symbolique est construit alors à fleur de peau et de façade, le consommateur doit s'aimer consommant, on flatte Narcisse ! J'espère que les logements d'Herzog et de Meuron [rue des Suisses à Paris – Ndlr] ne seront pas vus et vécus uniquement de ce côté.

Pour ma part, je suis préoccupé par une autre symbolique, celle de la distance à l'Autre. Le parcours que doit faire une mère célibataire avec deux enfants à déposer à la crèche et à l'école maternelle, pour aller à son travail, faire les courses, etc., in-forme, par les espaces traversés et les flux rencontrés, sur une topologie spatiale et relationnelle, autant, sinon plus, que les performances formelles sur informatique. Si l'architecture rejoint le quotidien, c'est pour y interroger et stimuler ainsi les singularités de l'individu, ses capacités à surpasser les bornes d'un plaisir référencé, pour stimuler les relations à l'autre plutôt que pour les policer. C'est parce que l'architecte joue dans ce registre, que la relation de l'architecture avec l'individu ne peut être un rapport de contrainte pédante et qu'il doit adopter une position de « docte ignorance » [Nicolas de Cues – Ndlr]. Pour l'architecte aujourd'hui, il ne peut s'agir d'éduquer les masses, de mettre les individus en condition. La recherche d'architecture ne peut se passer d'une critique de la contrainte.

Propos recueillis par
FRANÇOISE ARNOLD ■